

BRILL

Review: [untitled]
Author(s): G. S.
Source: *T'oung Pao*, Vol. 5, No. 2 (1894), pp. 171-174
Published by: BRILL
Stable URL: http://www.jstor.org/stable/4525061
Accessed: 08/02/2011 12:30

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao.*

http://www.jstor.org

Michel Martens en français et je compris chaque mot quoiqu'ils fussent dénués d'esprit».

Les Japonais me font également toujours de la peine quand je dois lire leurs élucubrations littéraires, entrelardées de phrases chinoises «à la japonaise».

Mais justement à cause de cette idiosyncrasie des Japonais, le petit livre de M. Appert sera d'un secours éminent, pas seulement pour les sinologues, mais aussi pour les savants qui veulent étudier l'ancien Japon sans connaître, ni le Japonais, ni le Chinois.

Pour les artistes, entre-autres, le grand tableau des signatures des peintres Japonais est d'un secours inappréciable, puisqu'il met les amateurs à même de trouver le nom du peintre d'une peinture japonaise signée d'une façon si bizarre.

Pour l'historien et le géographe la Carte du Japon sous la féodalité, qui accompagne l'opuscule, les mettra à même de retrouver les états féodaux du moyen-âge japonais.

Somme tout, il est dommage que cette publication ne soit pas plus répandue. Ceux qui voudraient l'avoir doivent s'adresser à Mr. Leroux (28 Rue Bonaparte) à Paris, qui en a le dépôt. G. S.

Déchiffrement des Inscriptions de l'Orkhon et de l'Iénisséi. Notice préliminaire par Vilh. Thomsen. Extrait du bulletin de l'Académie royale des Sciences et des Lettres de Danemark, 1893. Copenhague, Bianco Luno, 1894.

Nos lecteurs se rappelleront la découverte de ces inscriptions que nous avons annoncée ici-même (T. P. II, 125, III, 529) et dont les textes chinois ont déjà été traduits et publiés par MM. Devéria, feu von der Gabelentz et moi-même. Comme il était à présumer, le déchiffrement du texte écrit en un alphabet inconnu ne pouvait pas très longtemps résister à l'intelligence et aux recherches des savants, dès qu'on avait appris par le texte chinois, qui contient plusieurs mots turcs, que la langue de cet alphabet dût être une langue turque. Cependant ce déchiffrement a résisté assez longtemps

aux efforts des savants, jusqu'à ce qu'il réussit, par un trait de génie, au savant Danois VILH. THOMSEN, qui nous déroule en un petit mémoire de 15 pages le système qu'il a suivi pour obtenir la solution du problème. Abandonnant les systèmes suivis par d'autres savants, de chercher des similitudes de cet alphabet inconnu avec les alphabets grecs et de l'Asie mineure, qui n'ont pas abouti à un résultat quelconque, M. Thomsen a commencé par les mots et noms turques qui devaient se trouver naturellement dans ces inscriptions selon le témoignage des inscriptions chinoises.

Il réussit bientôt à retrouver le mot *täŋri* (*tengri*) qui signifie *Ciel* et *Dieu* dans toutes les langues turques, ainsi que le mot *Költig(i)n* qui devait répondre au *K'iueh-tik'in* ou Prince K'iueh de l'inscription chinoise, qu'on avait lu jusqu'ici *Kök-tigin* «Le prince bleu». En admettant cette leçon, nous ne pouvons cependant pas nous accorder avec M. Thomsen quand il dit (p. 296—12) que: «la langue chinoise ne possédant pas *l* à la fin des syllabes, on y a simplement omis ce son, comme dans *pi-kia*, ou, comme l'écrit M. Schlegel, *pit-kia*», mot qui répond au turc *bilgä* «sage».

Dans les transcriptions chinoises *l* final est toujours représenté par un *t*, comme p. e. dans le nom de la ville de *Khamil*, transcrit 哈密, prononcé anciennement *Hap-bit*. Ainsi les Chinois à Java transcrivent le nom de la province de *Tegal* par 直葛 *Tī-kat*; le mot malais *pangil* (appeler) est prononcé par eux *pang-git*, le mot *mahal* (cher) *ma-hat* etc.

Ainsi *bilgä* devait devenir *pit-kä* (苾伽) ou, comme ils sont prononcés jusqu'à ce jour en ancien dialecte d'Emoui, *bit-kä*. Il est à présumer que ces caractères étaient prononcés de cette façon au temps de l'inscription en question, et ils sont alors la prononciation la plus rapprochée du mot turc *bilgä*.

Si nous avons choisi pour le nom du prince turque en question la forme *Giogh*, au lieu de la forme *Kök*, c'est que le caractère chinois *k'iueh* (闕) était aussi prononcé

Giok (Stèle funéraire, p. 9) et que la forme *Giogh* me semblait donc préférable à celle de *Kök*; mais si la lecture *Köl* de M. Thomsen est exacte, il faut qu'elle réponde en Chinois à une forme *Köt*. Or, en effet, la prononciation habituelle du caractère *k'iueh* en dialecte de Canton est *Hüt* (pour ancien *K'üt*). En dialecte d'Emoui il est prononcé jusqu'à ce jour *k'oat*, et les anciens sons étaient, selon Wells Williams, *k'it* et *k'et*. Le caractère *k'üt* (闕) est donc l'exact équivalent de la syllabe *kül* en turc.

Dans toutes les transcriptions chinoises anciennes il faut toujours prendre pour base l'ancienne prononciation des caractères chinois, et non la prononciation actuelle. Ainsi *pi-kia* ne pourra jamais avoir été écrit par un Chinois pour *bilgä* (en élidant l'*l*; mais forcément il a dû transcrire *pit-kä*.

C'est faute d'avoir eu égard à cette loi de transcription que les définitions du célèbre sinologue Stanislas Julien, dans sa «Méthode pour déchiffrer et transcrire les noms sanscrits» etc., sont si bizarres. E. a. il explique le caractère 畢 *pih* comme représentant la syllabe *pi* dans *kapila*, *pilindavatsa*. Or le caractère *pih* était prononcé anciennement *pit* (comme encore aujourd'hui dans le dialecte d'Emoui) et représentait la syllabe *pil*; car la loi chinoise de transcription exige que chaque syllabe d'un mot étranger finisse par la consonne avec laquelle la syllabe suivante commence.

Ainsi le nom sanscrit *Kapôtana* est transcrit en Chinois 劫布呾那, *kië-pou-tan-na* selon la prononciation moderne, mais selon l'ancienne prononciation *kiap-pô-tan-na*, la 1e syllabe finissant en *p* puisque la 2e commence par *p*; et la 3e syllabe finissant en *n* puisque la 4e commence par un *n*. De même le nom Skt. de la constellation du Scorpion *kapphiṇa* est transcrit en Chinois 劫賓那, selon l'anc. pron. *kiap-pin-na*. Le nom de fleur *Tchampaka* est transcrit 瞻蔔加 ou 瞻博加, selon l'anc. pron. *tsiam-pok-ka* où *pok* a un *k* final puisque *ka* a un *k* initial. Ceci explique pourquoi e. a. le mot bisyllabique sanscrit *Padma* est rendu en transcription chinoise

par trois caractères 鉢特忙, anc. pron. *pat-tik-mang*, les Chinois ayant introduit un caractère 特 *tik*, commençant avec *t*, afin de bien faire sentir que le car. précédent 鉢 *pat* devait être prononcé avec un *t* final. Mais nous nous écartons trop de notre sujet, et en félicitant M. Thomsen de son heureuse découverte, nous espérons bientôt recevoir la traduction intégrale de ces curieuses inscriptions oubliées — et pourtant si merveilleusement conservées — pendant tant de siècles.

Certes M. Thomsen s'est acquis un mérite impérissable par la manière géniale dont il a déchiffré cette écriture énigmatique.

G. S.